

Dans l'open space, personne ne vous entend crier

« Severance », satire surréaliste de l'entreprise, revient en majesté

APPLE TV+
À LA DEMANDE
SÉRIE

En 2022, alors que nous reprenions – ou pas – le chemin de nos bureaux, de nos cabinets, de nos ateliers, dont nous avons été coupés (*severed*, en anglais), *Severance* débarquait sur Apple TV+, la plateforme dont la raison d'être est de perdre de l'argent afin de faire monter le cours de la plus grosse entreprise du monde.

Ignorant superbement le télétravail et l'autoentrepreneuriat, *Severance* imaginait la vie d'un quatuor d'employés de Lumon Industries, une multinationale œuvrant dans la biotechnologie. Cloîtrés toute la journée dans un sous-sol baptisé « severed floor » (« étage coupé »), affectés à une tâche sans raison d'être apparente – regrouper de manière aléatoire des chiffres qui défilent sur un écran que l'on trouverait obsolète dans un bureau de poste en Mongolie-Extérieure –, les employés « severed » de Lumon Industries coulaient pourtant d'heureuses journées de travail. L'implantation d'une puce électronique dans leur cerveau leur permettant de tout oublier du monde extérieur une fois franchie la porte de leur lieu de travail.

Univers dérangent

Cette procédure, baptisée « severance », divise les êtres en deux. D'un côté l'« outie », avec sa famille, ses amours, ses loisirs et ses listes de courses ou de tâches ménagères ; de l'autre l'« innie », qui n'a d'autres sujets de préoccupation que le travail et les conflits, les idylles et les folles espérances y attendant.

Ce long rappel avant d'annoncer l'arrivée de la deuxième saison de *Severance*, trois ans après la première. Ce hiatus, indigne de la productivité que l'on attend d'un konzern de l'âge numérique, tient sûrement à la difficulté qu'il y avait à déployer en une fiction complexe la fable qui, neuf épisodes durant, moquait cruellement les mœurs, les rites et la raison d'être de l'entreprise capitaliste.



Helly Riggs (Britt Lower) et Mark (Adam Scott), APPLE TV+

Après plusieurs réécritures et semaines de tournage supplémentaires, relatées par la presse hollywoodienne, le créateur de la série, le scénariste Dan Erickson, et son producteur et réalisateur, Ben Stiller, ont relevé le défi. Au tour des spectateurs de se replonger dans l'univers profondément dérangentant du « severed floor ».

Il faudra bien sûr consacrer du temps aux révisions avant de se lancer dans le premier des dix nouveaux épisodes (dont six seulement ont été montrés à la presse française). On se souviendra ainsi qu'on avait laissé Mark Scout (Adam Scott) et ses collègues après la commission d'un péché qui vaut bien l'originel : ils étaient

parvenus, un bref instant, à réunir les deux moitiés de leur être, l'« innie » et l'« outie », prenant ainsi la mesure de l'iniquité et de la cruauté de la procédure à laquelle ils s'étaient volontairement soumis.

Les trajectoires divergent

Face à eux, Lumon Industries, dont la figure de proue est un cadre moyen aussi effrayant qu'incompétent – M. Milchick, incarné avec une irrésistible suavité par Tramell Tillman, l'une des révélations de la première saison –, tente d'effacer toute trace de cette transgression. Les trajectoires des personnages divergent.

Mark Scout reste le centre de gravité de la série. Adam Scott, capable de passer en un éclair de l'optimisme rationnel aux abysses de la dépression, définit l'espace dans lequel ses collègues exercent leur art : John Turturro compose un petit employé qui se fait surhomme par la grâce de la passion qu'a fait naître la rencontre avec un collègue (Christopher Walken) ; Zach Cherry, dont le personnage n'est jamais sorti de l'enfance, représente, lui, l'employé idéal qui n'aurait pas besoin de *severance*,

tant il est adapté aux récompenses et aux châtements que dispense l'entreprise. Britt Lower, enfin, dont on sait depuis la fin de la première saison que son *outie* n'est autre que l'héritière de Lumon Industries, travaille à l'intersection de la dualité et de la duplicité.

L'espace dans lequel joue le quatuor reste plein de surprises, de beautés tour à tour dérisoires et stupéfiantes. Le temps d'un épisode, les personnages échappent à leur bureau pour un team building, une excursion dans la neige, qui les ramène à l'état sauvage. Pendant que le mystère de la « severance » s'épaissit (Dan Erickson garde le cap fixé dès le premier épisode, et la malignité de Lumon Industries se fait de plus en plus inquiétante), les personnages gagnent en profondeur, la mise en scène en rigueur. *Severance* s'épanouit à l'écart des règles et des habitudes qui régissent nos écrans. ■

THOMAS SOTINEL

Dans la saison 1, le quatuor d'employés était parvenu, un bref instant, à réunir les deux moitiés de leur être

Severance (saison 2), série créée par Dan Erickson (EU, 2025, 10 × 52 min). Avec Adam Scott, John Turturro. Un épisode le vendredi à partir du 17 janvier.